

CHEZ MARRAINE

Depuis que M. Peyrécaye était retiré du commerce des bérêts, il habitait dans son village natal (X..., Basses-Pyrénées), une maison blanche à contrevents verts, faisait partie du conseil municipal, fumait la pipe, jouait au whist le soir avec le percepteur, le médecin et le notaire, et tâchait de passer pour gourmet. Ma marraine n'était pas moins occupée que son mari ; comme toute bonne ménagère méridionale, elle surveillait elle-même la cuisine, la confection des confitures, du confit d'oie et des pruneaux ; la lessive était son plus grand souci, le raccommodage et le tricot ses travaux journaliers.

Ah ! quelles délicieuses vacances je passais là, sans surveillance, libre du matin au soir !

Personne ne s'inquiétait de mon premier déjeuner ; je mangeais quand et comme je voulais. Vêtu d'un pantalon constellé de pièces et de reprises et d'un sarrau de cotonnade, chaussé de souliers ferrés, un bérêt sur la tête, je sortais à l'heure qui me convenait ; pourvu que je fusse proprement habillé pour le dîner de midi, on était content de moi. Je n'en laissais rien paraître, mais ma marraine et M. Peyrécaye me semblaient bien exigeants.

L'homme est insatiable.

Après le dîner, je me hâtais de redresser le pantalon ravauté et le sarrau et de retourner jouer. Souvent ma place restait vide à la table du souper : j'avais eu soin d'emporter en énorme morceau de pain et je trouvais chez les montagnards des fruits, des châtaignes cuites ou des ecarlots et quelquefois un verre de piquette.

Quelle différence, entre la chaumière d'un paysan et la maison de M. Peyrécaye ! là je m'amusaï de récits de chasses et de légendes, j'étais "moussu Henri", mais on me traitait comme l'enfant d'un ami ; ici on ne s'occupait pas de moi et le soir je bâillais immobile sur ma chaise entre le groupe des amis de mon hôte, philosophes et politiques grotesques, et le groupe des amies de marraine qui trouvaient d'inépuisables sujets de conversation dans le désastre d'une invasion de mites, le nombre des reprises faites à un habit dévoré par elles, et les moyens de prévenir les nouveaux accidents "à l'elbeuf" ou "au sedan" de ces messieurs.

"Concevez-vous, chère dame, qu'elles *allèrent* jusqu'à ronger les boutons de lasting !"

Ah ! l'ennui, l'ennui, l'ennui, je ne sache pas de société plus ennuyeuse ! Une haie séparait le jardin de marraine du clos des Pierrillons ; aussitôt levé, je passais par une brèche et j'allais voisiner. Pierrillon était journalier, sa femme soignait un grand nombre de bêtes : porcs, chèvres, oies, canards et poulets ; des deux fillettes, Inès et Isabelle, l'aînée seule savait lire ; l'autre, plus jeune que moi d'une année, ne connaissait même pas ses lettres ; mais elles portaient souvent des bas et des galoches ; et les enfants du village, jaloux d'un telle luxe, les appelaient "coquettes" et "richardes."

Afin d'échapper aux lazzis et surtout à la gêne, les fillettes profitaient

d'un moment où leur mère tournait le dos pour se déchausser ; je ne résistais pas au désir de l'imitation : mes souliers et mes chaussettes allaient retrouver leurs bas et leurs galoches. Nous partions tous trois, passant derrière les maisons de crainte d'être rencontrés nu-pieds et nous gagnions une petite vallée, lieu ordinaire de réunion pour les gamins du pays ; on entrait dans les ruisseaux pour attraper les écrevisses cachées sous les pierres ; on s'éclaboussait, on riait, on sortait de là mouillé comme un canard, les jambes transies par la fraîcheur de l'eau, neige fondu des montagnes ; une course dans l'épaisse et tiède poussière de la route réchauffait en un instant. Au commencement des vacances j'étais un peu humilié de me sentir moins fort que les garçons de mon âge ; ils me roulaient sans que je pusse me défendre ; je fus enfin en mesure de lutter avec eux et leur rondis avec satisfaction trois copieux poings pour un ; ils ne m'appelèrent plus qu'"Henri IV."

En m'amenant chez marraine, mon père m'avait donné cinq francs ; la pièce était serrée sous le pied d'un chandelier, sur la cheminée de ma chambre, et je n'y pensais plus. La flatterie des petits montagnards me rendit la mémoire ; j'allai mystérieusement ouvrir mon coffre-fort et retrouvai ma pièce intacte au milieu d'un rond de poussière ; pendant six semaines de présence, la bonne avait dû essayer seulement le tour du chandelier ; excès d'honnêteté sans doute. J'hésitai longtemps, indécis

sur la manière d'employer mon argent ; enfin mon choix s'arrêta sur un sac de billes à faire partager aux gamins, et une superbe poupée de percale rose, à tête de cartou-pâte, pour Inès et Isabelle.

Je me débarrassai d'abord de mon premier achat au milieu des acclamations des jeunes montagnards bruyamment enchantés ; puis, la poupée roulée dans un papier jaune, les pieds passant d'un côté, le sommet de la tête de l'autre, je pris le chemin de la maison des Pierrillons, escorté de gamins intrigués et chuchotants. C'était la première fois que les fillettes recevaient un joujou : Inès pleura de joie. Bebelte faillit m'étouffer de baisers. Devant la porte les petits camarades recommençaient leurs exclamations et leurs vivats, les bérêts volaient en l'air. Non, jamais Henri IV ne dut être plus heureux !

Mon bonheur ne dura pas ; la rentrée approchait, je n'avais plus que peu de jours à passer au village ; mes obligés m'abandonnaient ; les gamins jouaient aux billes avec les gamines, sans qu'il fût possible de les distraire. Inès et Isabelle ne quittaient plus leur poupée : elle l'habillaient, la coiffaient, l'embrassaient toute la journée ; je sèche d'ennui. M. Peyrécaye avait parlé plusieurs fois devant moi de l'ingratitude des hommes ; j'en mesurai alors toute la profondeur. Mon père ne me laissa pas le temps de devenir philosophe ; il arriva un soir sur son grand cheval gris et tout

de suite vint dans ma chambre passer la revue de mes "effets d'habillement" et autres objets à mon usage (il était lieutenant de gendarmerie et faisait tout réglementairement) : il réclama les cinq francs destinés, paraît-il, à réparer mes chaussures en cas de besoin ; il me fallut avouer l'achat des billes et de la poupée ; je n'étais plus fier ! Mon pauvre père prit très mal la chose, et sans tenir compte du peu d'usure de mes souliers et de mes chaussettes, que j'avais beaucoup ménagées, me fit sentir son mécontentement à l'aide de sa cravache.

Le lendemain nous repartions ; mon père m'avait placé devant lui sur le cou de son cheval, et mon paquet était attaché sur le portemanteau. Nous traversâmes la fameuse petite vallée où j'avais fait de si bonnes parties ; les gamins se querellaient ; quelques-uns prétendaient qu'on leur avait volé des billes, les autres protestaient ; on allait en venir aux mains ; l'un d'eux se retourna pour me dire :

"Adichat, moussu Henri IV, y aoun anetz ?"

Ce fut mon père qui répondit :

"Bonjour, les enfants, bonjour ; Henri rentre au collège à Pau.

—Vive "Henri IV !" crièrent-ils en chœur.

Plusieurs ajoutèrent :

"A l'année prochaine !

—Oui, oui, grommela mon père ; nous verrons cela."

Brusquement éperonné, le cheval prit le galop.

Je ne retournai jamais à X.

OLIVIER BACELLE.



Elles l'embrassaient toute la journée. (col. 2.)

LE FOU DE CHARLES II

Charles II, roi d'Angleterre, aimait beaucoup les plaisirs. Il y consacrait presque tout son temps, et il était difficile de l'amener à venir prési-

der son conseil, où l'appelaient les affaires d'Etat et les siennes propres. Cette conduite excitait les plaintes et les murmures des ministres et du peuple. Killgrew, espèce de fou assez sage que le roi avait à sa cour, crut devoir donner à ce sujet une forte leçon à son maître. Pour cela, il s'habille en pèlerin, charge son chapeau et sa longue robe noire de toutes sortes de coquillages, prend un bourdon, et se rend dans l'appartement secret du roi. Etonné de cet équipage, le roi lui demande ce qu'il veut faire : "Un pèlerinage, répond Killgrew. — Un pèlerinage ! je ne t'avais jamais connu si dévot. Et quel est le lieu où cette nouvelle dévotion doit te conduire ? — L'enfer, Sire. — L'enfer ! le pèlerinage est étrange. Mais quel dessin peut te conduire en cet affreux séjour ? — Ma foi, Sire, j'y vais chercher Olivier Cromwell, et l'engager à venir prendre soin des affaires de l'Angleterre ; car son successeur ne s'en met pas fort en peine."

En disant ces mots, le pèlerin quitta brusquement le monarque et vint se déshabiller.

Charles, sensible à la leçon, bouda pendant une semaine celui qui la lui avait donnée, mais il se rendit plus assidûment à son conseil.

Ceux dont les cheveux sont fins et tombent constamment, savent ils qu'il peuvent empêcher cela ? Le Rénovateur des Cheveux, de Hall, est un remède certain.